



Je me mis à leur tête, l'épée nue. (Pag. 1006.)

que j'allais solliciter d'elle. Ces casse-bras qui apportent dans notre époque les traditions de l'autre règne nous gênent fort; et puisqu'il y en a déjà deux de pris, joignons-y le troisième.

Athos n'avait pas été entièrement dupe de la reine. Il y avait dans son accent quelque chose qui l'avait frappé et qui lui semblait menacer tout en promettant. Mais il n'était pas homme à s'éloigner sur un simple soupçon, surtout quand on lui avait dit clairement qu'il allait revoir ses amis. Il attendit donc, dans une des chambres attenantes au cabinet où il avait eu audience, qu'on amenât vers lui d'Artagnan et Porthos, où qu'on le vint chercher pour le conduire vers eux.

Dans cette attente, il s'était approché de la fenêtre et regardait machinalement dans la cour. Il y vit entrer la députation des Parisiens, qui venait pour régler le lieu définitif des conférences et saluer la reine. Il y avait des conseillers au parlement, des présidents, des avocats, parmi lesquels étaient perdus quelques hommes d'épée. Une escorte imposante les attendait hors des grilles.

Athos regardait avec plus d'attention, car au milieu de cette foule il avait cru reconnaître quelqu'un, lorsqu'il sentit qu'on lui touchait légèrement l'épaule.

Il se retourna.

— Ah! monsieur de Comminges! dit-il.

— Oui, monsieur le comte, moi-même, et chargé d'une mission pour laquelle je vous prie d'agréer toutes mes excuses.

— Laquelle, monsieur? demanda Athos.

— Veuillez me rendre votre épée, comte.

Athos sourit, et ouvrant la fenêtre :

— Aramis! cria-t-il.

Un gentilhomme se retourna : c'était celui qu'avait cru reconnaître Athos. Ce gentilhomme, c'était Aramis. Il salua amicalement le comte.

— Aramis, dit Athos, on m'arrête.

— Bien, répondit flegmatiquement Aramis.

— Monsieur, dit Athos en se retournant vers Comminges et en lui présentant avec politesse son épée par la poignée, voici mon épée; veuil-

lez me la garder avec soin pour me la rendre quand je sortirai de prison. J'y tiens, elle a été donnée par le roi François I^{er} à mon aïeul. Dans son temps, on armait les gentilshommes, on ne les désarmait pas. Maintenant, où me conduisez-vous?

— Mais... dans ma chambre d'abord, dit Comminges. La reine fixera le lieu de votre domicile ultérieurement.

Athos suivit Comminges sans ajouter un seul mot.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

Le triumvirat offrit aux familles populaires dont les maisons avaient été renversées un asile dans le palais Corsini.

La tenue du peuple romain dans ces jours d'épreuves fut digne des temps antiques. Tandis que la nuit, poursuivies par la grêle de projectiles qui brisaient les toits de leurs maisons, les mères fuyaient, emportant leurs enfants serrés contre leur poitrine, tandis que les airs s'emplissaient de cris et de lamentations, pas une voix ne parla de se rendre.

Au milieu de tous ces cris, un cri railleur s'élevait de temps en temps lorsqu'un boulet ou un obus renversait un pan de maison :

— Bénédiction du pape!

Le tir merveilleux de nos canons, pendant les journées des 25, 26 et 27 juin, fit taire les batteries élevées par les Français sur la cour-

tine et les bastions occupés. Mais deux batteries françaises, l'une placée sur le bastion n° 6 et l'autre hors des murs, ouvrirent le feu contre nos batteries de Sainte-Sabine et de Saint-Alexis. En outre, deux autres batteries placées l'une sur la courtine et l'autre sur le bastion n° 7, ouvrirent à leur tour le feu contre notre batterie de Saint-Pierre in Montorio.

Une cinquième batterie de brèche, placée au pied du bastion n° 7, et par conséquent à couvert de notre feu, ouvrit le sien sur le flanc du bastion n° 8. Une sixième batterie, placée devant l'église Saint-Pancrace, fouettait le bastion n° 8 et mon quartier général, la villa Savorelli. Une septième batterie enfin, placée devant la villa Corsini, tonna à la fois contre la pointe Saint-Pancrace, contre la villa Savorelli et contre la muraille Aurélienne.

Je n'ai jamais vu une pareille tempête de flammes, une pareille grêle de mitraille.

Nos pauvres canons en étaient en quelque sorte suffoqués.

Et cependant, je ne puis dire que cela à l'éloge de Medici, le Vascello et les cassines étaient encore occupées.

Le siège du Vascello seul mériterait un historien.

Pendant la soirée du 28, les batteries françaises semblèrent se reposer un instant et reprendre haleine. Mais, dans la journée du 29, elles se remirent à tirer avec une nouvelle rage.

Rome était pleine d'un immense frémissement. La journée du 27 avait été terrible, nos pertes avaient été presque égales à celles du 3 juin. Les rues étaient jonchées d'hommes mutilés. Les travailleurs n'avaient pas plus tôt la pelle ou la pioche à la main, qu'ils étaient coupés en deux par les boulets ou mutilés par les obus.

Tous nos artilleurs, tous, entendez-vous bien, avaient été tués sur leurs canons. Le service de l'artillerie était fait par des soldats de la ligne.

Toute la garde nationale était sous les armes. Il y avait, chose inouïe, une réserve composée